

—Les hussards de Westermann et quelques bataillons d'avant-garde pénétrèrent dans la ville, dit le comte. Nos soldats prennent la fuite. Les plus braves ne pensent pas même à se défendre. Trois cents d'entre eux viennent de déposer les armes sur la promesse d'une amnistie. J'ai vu plus d'un officier monter à cheval et s'enfoncer dans la campagne. C'en est fait ! l'armée vendéenne, demain au plus tard, sera exterminée.

Cette nouvelle était trop attendue pour produire un violent effet. Un morne silence l'accueillit.

—Ma chère Valérie, reprit le comte dont la voix tremblait malgré lui, vous avez assez partagé les malheurs de l'insurrection. Je vous supplie de ne plus songer qu'à votre salut et à celui de ma Blanche bien-aimée. Les tristes restes de la Vendée vont se replier sur Savenay. Je désire que vous preniez une direction contraire, dès qu'il vous sera possible de quitter Ancenis, où votre costume breton vous permet de rester au moins jusque vers la nuit.

—Et mon fils ? et vous-même ? demanda la comtesse avec un calme contrain.

—Raoul et moi, nous résisterons encore à l'ennemi pour protéger les fuyards. Notre devoir est de nous attacher à l'armée royaliste tant qu'elle existera.

—Oui, dit Raoul, l'honneur exige que nous menions jusqu'à la fin le deuil de la Vendée.

—Cela est bien ! exclama Blanche.

—Allez, et que Dieu prenne pitié de nous ! murmura madame de Flavigny en roidissant son cœur et sa voix.

On s'éteignit en silence, puis on se sépara.

Le comte s'arrêta sur le seuil de la maison ; s'adressant à Muguette et à Coquelicot, il leur dit :

—Je vous les confie. Ne les abandonnez pas.

—Comptez sur nous, dit Justine d'un ton pénétré.

—Merci... Mon fils et moi, nous garderons une éternelle amitié au capitaine Bénédict.

—Et si nous devons mourir dans une dernière lutte, ajouta Raoul, nous mourrons en le bénissant.

—Vos paroles lui seront fidèlement répétées, répondit Justin.

Et les deux gentilshommes s'éloignèrent rapidement. Ils projetaient de rallier quelques-uns de leurs soldats et de tenir tête aux hussards sur le chemin de Savenay.

Cependant la fusillade se rapprochait, décharges d'artillerie resonnaient à peu de distance. Le pavé retentissait sous le galop de la cavalerie républicaine. On entendait le gémissement des blessés et le râle des agonisants. La comtesse s'agenouilla et se mit à prier. Blanche voulut suivre son exemple, mais la résignation lui manqua. Plus agissante et moins découragée que madame de Flavigny, elle regrettait de n'être pas un homme, et de ne pouvoir faire preuve d'intrepidité et de dévouement à cette heure suprême où la Vendée était sur le point de rendre le dernier soupir.

—Je veux savoir ce qui se passe, dit-elle. Je sors.

—Gardez-vous-en bien, mademoiselle, répliqua Muguette en se plaçant devant la porte.

—Pourquoi ? Mon déguisement ne me protège-t-il pas ? On tue les Vendéennes, mais non les Bretonnes.

—D'abord il n'est pas certain que les hussards de Westermann fassent cette distinction. Ensuite : est indubitable que des espions cruels et rusés s'abattent partout où notre avant-garde a mis le pied et que du premier coup d'œil ils reconnaîtront que vous n'êtes pas une simple paysanne. Croyez-moi donc, ne sortez pas de cette cachette, où vous êtes à l'abri des agressions brutales et des regards curieux, jusqu'à ce qu'il nous soit possible de vous conduire dans un lieu plus tranquille, au fond de quelque village perdu au milieu des bois.

—Muguette a raison, reprit Justin. Une extrême prudence est indispensable. Je vais, moi, parcourir Ancenis ; je ne tarderai pas à revenir. Alors nous saurons ce que nous devons craindre ou espérer. Peut-être amènerai-je avec moi le capitaine Bénédict.

—Pussiez-vous nous causer cette joie ! dit vivement la belle royaliste qui, en dépit d'elle-même, sentait s'apaiser son enthousiasme vendéen, chaque fois qu'on lui parlait de l'héroïque officier bleu.

Coquelicot se dépouilla de son costume de poitevin et sortit en uniforme. Après avoir traversé quelques rues solitaires, il se dirigea vers une extrémité de la ville où l'on se battait et où il supposait que le comte et Raoul tentaient de suspendre la poursuite des républicains. En arrivant sur une place au milieu de laquelle jaillissait une fontaine entourée de quelques tilleuls, il aperçut M. Mathieu et courut à lui. M. Mathieu lui apprit que le deuxième bataillon de volontaires nationaux était entré dans Ancenis.

—Moi, je me suis attardé, ajouta-t-il. Je suis demeuré en arrière pour panser deux Vendéens qui imploraient mon assistance, car ils étaient grièvement blessés. Je leur ai procuré ensuite les moyens de fuir, et je me hâte de rejoindre le bataillon.

—Toujours humain ! toujours généreux !... Hélas ! ils sont rares parmi nous, ceux qui agissent ainsi !... Mais dites-moi, reprit Justin, le capitaine Bénédict sera-t-il aujourd'hui même ici ?

—Dans une heure environ. Il est avec le gros de l'avant-garde commandée par Kléber.

—Alors je cours au-devant de lui. Je veux lui donner la bonne nouvelle que Muguette et moi nous savons où est la famille de Flavigny. Le comte et son fils ont suivi les insurgés, mais la comtesse et mademoiselle Blanche sont cachées dans la ville, et désirent le voir. Je vous quitte. À bientôt !

Le jeune chasseur s'éloigna. M. Mathieu reprit sa marche. À peine arrivait-il près de la fontaine, sous les tilleuls dont les branches, secouées par la bise d'hiver, n'avaient plus une seule feuille, qu'il s'arrêta brusquement. Des gémissements sourds, entrecoupés par des imprécations stridentes, étaient venus frapper son oreille. Jamais il n'avait entendu un accent à la fois plus douloureux et plus infernal. Son regard chercha d'où s'exhalait cette lamentation humaine : il aperçut, à une vingtaine de pas derrière la fontaine, un homme qui haletait étendu dans une mare de sang.

Cet homme était horrible à voir. Ses vêtements, son visage, ses mains étaient maculés de taches rouges, ses yeux jaillissaient effrayants de leurs orbites ; il s'efforçait de se soulever, de ramper ; mais il retombait épuisé et râlant.

—Ah ! les infâmes ! articulait-il d'une voix rauque et sifflante, pourquoi ne m'ont-ils pas tué ?... Ils l'ont fait exprès !... Tant de balles dans le corps... et je vis... et je ne peux pas rendre le dernier soupir !... Malédiction sur eux !... Les Vendéens sont des bandits ! Ils ne valent pas mieux que les républicains !... Avec quelle joie je les écraserais les uns et les autres, si je pouvais !... Cette famille de Flavigny surtout, et aussi cet exécrable Bénédict !... Oh ! que je souffre ! reprenait-il après une pause. Non, nul n'a jamais souffert autant que moi !... Aie pitié, mon Dieu ! Apaise ma torture !... Que dis-je ! Est-ce que Dieu existe ?... La ridicule folie !... Pourquoi Dieu ! La nature, hommes et choses, est le jouet du hasard... L'univers n'a d'autre Providence qu'une aveugle fatalité !

Un rire sauvage et à demi étranglé accentua affreusement ces derniers mots. Il essaya encore de se redresser, mais ce fut en vain.

—Quelle fin que la mienne ! ajouta-t-il avec un hoquet sinistre... Eh ! qu'importe comment on a fini !... Si le néant succède à la vie, pourquoi se soucier du souvenir qu'on laisse après soi !... La gloire ou la honte, qu'est-ce que ça fait au cadavre qui n'entend pas ?... La mort n'a pas d'écho !... La mort !... Pourquoi donc tarde-t-elle à m'ensevelir, à supprimer en moi l'horrible douleur !... Je suis comme un damné, je brûle ! mes veines sont en feu !... Ah ! par pitié ! qu'on m'a-chève !... Je veux mourir !... O Dieu ! si tu n'es pas un méconge, donne-moi le coup de grâce ! sinon, je te réproche, je te blasphème, je te mandis !

Et il se roulait dans la flaque rouge et gluante en jurant